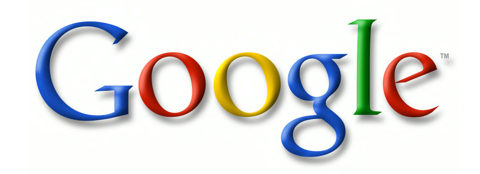



HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
Digitized by Google

MOLIÈRE COLLECTION





ÉMILE BLÉMONT

# Molière
## EN
# Bonne Fortune

COMÉDIE EN UN ACTE

EN VERS



1897

REVUE DE FRANCE
55, AVENUE DE LA BOURDONNAIS, 55
PARIS




## PERSONNAGES

| | | | |
|---|---|---|---|
| MOLIÈRE, | 34 ans. | LE DOCTEUR, | 50 ans. |
| DASSOUCY, | 45 ans. | LA MARQUISE, | 20 ans. |
| PIERROTIN, | 16 ans. | LA PRÉSIDENTE, | 40 ans. |
| LE BARON, | 30 ans | LANGOUMOIS, valet de la marquise. | |

La scène est à Lavagnac, dans le parc, devant le Château de la Marquise.
Mai 1656.




DASSOUCY, PIERROTIN

*Dassoucy, poursuivant Pierrotin, descend du château dans le parc; il court, embarrassé par son luth qu'il tient de la main gauche.*

DASSOUCY

Le vaurien, le pendard ! Vous me pairez ceci,
Brigand de Pierrotin.

PIERROTIN

Mais, monsieur Dassoucy,
Je l'ai fait sans mauvais dessein, je vous l'atteste.

DASSOUCY

Le beau venez-y voir !

PIERROTIN

D'ailleurs...

DASSOUCY

Petite peste !

PIERROTIN

Pourquoi perdre après moi votre temps et vos pas ?
Je suis plus prompt que vous et vous ne m'aurez pas.

DASSOUCY

Je vous attraperai, monstre !

PIERROTIN

Mon digne maître,
Vous allez, j'en ai peur, vous casser le nez.

DASSOUCY, *tombant et laissant rouler son luth.*

Traître !
Il me fera mourir.

PIERROTIN

Je vous l'avais bien dit ;
C'était fatal.

DASSOUCY

Au moins, relève-moi, bandit !

PIERROTIN, *l'aidant à se relever.*

Souffrez-vous quelque part ?

DASSOUCY, *saisissant Pierrotin.*

Je me porte à merveille ;
Et je crois cette fois vous tenir par l'oreille,
Monsieur le galopin.

PIERROTIN

Aïe ! à l'aide ! au secours !

DASSOUCY

Vous tairez-vous ?

PIERROTIN

Au meurtre ! on attente à mes jours.

*Aux cris de Pierrotin, sortent du château la Marquise, la Présidente, le Baron, le Docteur et Langoumois.*




LES MÊMES, LA MARQUISE, LA PRÉSIDENTE, LE BARON, LE DOCTEUR, LANGOUMOIS, puis MOLIÈRE.

LA MARQUISE, à *Dassoucy.*

Pardonnez-lui.

DASSOUCY

Non pas ! Tant pis pour lui s'il bouge,
Madame la Marquise !

PIERROTIN, *se débattant.*

A moi !

LA PRÉSIDENTE

Comme il est rouge !

PIERROTIN

Monsieur, vos procédés sont...

DASSOUCY

Quoi ?

PIERROTIN

Décourageants !
On ne me prendra plus à relever les gens.

LE DOCTEUR, *à Dassoucy.*

Voyons ! il est à tout péché miséricorde.

DASSOUCY

Non, non ! mon cher Docteur, il mérite la corde.

LE BARON, *à Dassoucy.*

Quel crime a-t-il commis ?

DASSOUCY

Le damné moucheron !
Ah ! vous me demandez ce qu'il a fait, baron !
Nous étions tous les deux sans gîte et sans ressource,
Sans un sou, sans un liard vaillant dans notre bourse,
Le jeu très proprement nous ayant nettoyés ;
Molière alors nous a nourris, logés, choyés,
Et nous a, par amour de la bonne musique,
Relevé le moral, remonté le physique,
Sans rien vouloir, après un accueil si touchant,
Du maître que son luth, du page que son chant.
Depuis six mois, avec Thalie et Melpomène,
Dans ce beau Languedoc qu'il charme, il nous promène.
Pour notre dernier jour en ces lieux enchantés,
Par la marquise, ici, nous sommes invités
De façon très flatteuse ; à sa table nous sommes
Bellement festoyés, servis en gentilshommes ;
Et quand, tant de bons plats avalés, au dessert,
On daigne nous prier de donner le concert,
Ce noir petit démon n'ouvre sa sotte bouche
Que pour chanter un air qui cloche, grince, louche,
Comme si, dans sa gorge ou son nez, le goujat
Recèlait un canard poursuivi par un chat.
Laissez, laissez-le moi châtier d'importance !

PIERROTIN

L'ai-je donc fait exprès ?

DASSOUCY

Oui, gibier de potence !

LA PRÉSIDENTE

Il a l'air si gentil !

DASSOUCY

Il voulait me narguer,
Parce qu'hier au soir j'ai dû lui confisquer
Un flacon de muscat qu'il sifflait, le beau merle.
Il était gris, mais gris !..

PIERROTIN

Tout au plus gris de perle.

DASSOUCY

Monsieur n'a pas seize ans et boit comme un soudard.

PIERROTIN

Vieux, je regretterais d'avoir commencé tard.

DASSOUCY

L'autre jour, je l'enferme un peu, pour qu'il travaille.
Que vois-je en revenant ? Au moyen d'une paille,
Il humait, par le trou de la serrure, un pot
Qu'au dehors lui tenait un valet de tripot.

*Sur ces derniers vers, Molière est sorti du château ; et du haut du perron, il écoute la suite de la scène, sans être vu des personnages qu'il domine.*

PIERROTIN

J'avais soif, voilà tout. D'ailleurs, suis-je un esclave
Pour qu'ainsi l'on m'enferme ? Allez, faites le brave !
J'en pourrais raconter de belles, moi, sur vous.

DASSOUCY

Est-ce qu'on croit jamais ce que disent les fous ?

PIERROTIN

Qui donc, l'autre matin, se plaignant à son page
De l'étiquette absurde et du vain équipage
Des valets en livrée et des maîtres-d'hôtel,
Affirmait qu'un dîner chez les grands est mortel ;
Qu'à leur table on ne peut s'asseoir que d'une jambe ;
Que les marauds narquois dont le galon d'or flambe,
Sous prétexte de vous débarrasser des os,
Ne vous laissent jamais finir les bons morceaux,
Et n'offrent guère à boire, entre temps, qu'aux convives
Dont les verres sont pleins ou les lèvres craintives ?..

DASSOUCY

Je proteste...

PIERROTIN

Oh ! ce n'est pas vous, assurément.

DASSOUCY

Vous dénaturez tout.

PIERROTIN

Qui donc, quel fin gourmand
Déplorait qu'on ne pût commander des grillades,
Redemander les plats qu'on suit de ses œillades,
S'accouder en causant, porter une santé,
Faire rubis sur l'ongle et rire en liberté ?

DASSOUCY, *à la marquise.*

Il invente à plaisir ; je ne suis point capable
De tenir ce langage.

PIERROTIN

On le sait !

MOLIÈRE, *s'approchant.*

Le coupable,
C'est donc moi !

DASSOUCY

Vous, Molière ?

MOLIÈRE

Oui, ces mots ronds et francs
Me plaisent. Ils n'ont pas de père, je les prends.
Et pour faire la paix, que votre virtuose,
Dassoucy, veuille bien nous chanter quelque chose !

PIERROTIN

J'ai le gosier fort sec.

MOLIÈRE

Le tour est délicat !

LA MARQUISE

Langoumois, débouchez notre meilleur muscat
Pour ces deux ennemis, que le Docteur, à table,
Va réconcilier de façon délectable.
Ensuite, ils nous diront leurs airs les plus vantés.

*Le Docteur s'incline.*

DASSOUCY

J'accepte de grand cœur.

LE BARON

A table !

LA PRÉSIDENTE, *au Baron.*

Non, restez !
Vous m'accompagnerez au parc.

*Dassoucy, Pierrotin, le Docteur et Langoumois rentrent au château.*




LA MARQUISE, LA PRÉSIDENTE, MOLIÈRE, LE BARON

MOLIÈRE, *au Baron, tandis que la Présidente prend la Marquise à part.*

La Présidente
Vous accapare.

LE BARON

Hélas !

MOLIÈRE

Elle paraît ardente.

LE BARON

Hélas !

MOLIÈRE

Et vous semblez, en revanche, un glaçon.

LE BARON

Moi ? je brûle d'amour !

MOLIÈRE

A donner le frisson !

LE BARON

Je l'aime éperdûment.

MOLIÈRE, *désignant la Présidente.*

Elle ?

LE BARON

Non, la Marquise.
Oh ! vous le savez bien. Est-ce qu'on vous déguise
Pareille chose, à vous ? Toujours je me promets
De lui tout avouer ; et je ne puis jamais
Lui dire un mot. Mais vous, qui lisez dans mon âme,
Ne pourriez-vous pour moi lui parler de ma flamme ?

MOLIÈRE, *voyant revenir la Marquise et la Présidente.*

Chut !

LA PRÉSIDENTE, *bas à la Marquise, en lui montrant le Baron.*

Il m'adore.

LA MARQUISE

Lui !

LA PRÉSIDENTE

Qui pourrait en douter ?
Il me cherche en faisant semblant de m'éviter,
Me répond de travers, trébuche sur ma robe,
Et, quand je crois enfin le tenir, se dérobe.

LA MARQUISE

C'est très particulier.

LA PRÉSIDENTE

Mais non ! je n'y vois rien
Que de tout naturel et de tout simple.

LA MARQUISE

Bien !

LA PRÉSIDENTE

C'est dit. Laissez-nous seuls. Il faut qu'il se décide,
Cette fois, à m'ouvrir son pauvre cœur timide.

*Elle s'éloigne avec le Baron.*




MOLIÈRE, LA MARQUISE

MOLIÈRE

Vous n'avez pas pitié de cet amant transi ?
La Présidente va l'attaquer sans merci.

LA MARQUISE

Tant pis ! qu'il se débrouille ! Ainsi, monsieur Molière,
Vous partez ?

MOLIÈRE

Il le faut.

LA MARQUISE

De quelle singulière
Et plaisante façon nous nous sommes connus !
Puis, que de gais instants !

MOLIÈRE

Que sont-ils devenus ?

LA MARQUISE

C'est votre admirateur, le baron en personne,
Qui vous introduisit dans nos murs. Je soupçonne
L'histoire qu'il me fit d'être un conte.

MOLIÈRE

Non pas !

LA MARQUISE

C'était vrai ?

MOLIÈRE

Je me vois encore en plan là-bas

LA MARQUISE

Quoi ! le char de Thespis avait cet attelage.

MOLIÈRE

Oui, ce méchant petit voiturier de village
Avait à notre char attelé trois chevaux,
Dont un borgne, avec deux aveugles. Et par vaux
Et par monts, celui-là guidant ceux-ci, ma troupe
Roulait cahin-caha, formant un morne groupe.
Tout-à-coup, l'on s'arrête, on regarde, on descend.
Le cheval borgne était frappé d'un coup de sang,
Ce qui paralysait le seul œil des trois bêtes.
Consternation. Rien pour abriter nos têtes.
La nuit allait venir ; et nous aurions couché
Dans une ornière ou dans un fossé desséché,
Si ce cher baron, qui, par amour pour Thalie,
De nous accompagner avait fait la folie,
Ne nous avait conduits chez vous, à travers champs.

LA MARQUISE

Et sans retour, peut-être, après si peu de temps,
Vous quittez aujourd'hui notre pauvre contrée !

MOLIÈRE

Cinq grands mois ont déjà suivi cette soirée.

LA MARQUISE

Vous nous oublierez vite en de nouveaux séjours.

MOLIÈRE

Vous savez bien qu'à vous je penserai toujours

LA MARQUISE

Le séduisant mensonge, hélas !

MOLIÈRE

Non, sur mon âme !

LA MARQUISE

Vous voilà pénétré d'une si belle flamme,
Que vous parlez avec les intonations
Des soupirants qui font des déclarations.

MOLIÈRE

Oh ! l'on n'en fait jamais que dans les tragédies.

LA MARQUISE

Les cœurs faibles sont pris par les âmes hardies ;
On se plait à savoir qu'on inspire l'amour.

MOLIÈRE

Quelle femme pourrait s'y méprendre un seul jour ?

LA MARQUISE

Et les hommes, ont-ils cette finesse extrême ?

MOLIÈRE

Les uns pensent toujours et partout qu'on les aime ;
Et les autres, toujours par leurs craintes trahis,
Pensent être partout dédaignés ou haïs.

LA MARQUISE

Et quand ceux-ci, prudents en dépit de Minerve,
N'osent se départir de leur humble réserve,
Que faire en face d'eux ?

MOLIÈRE

On leur tend simplement
La main, quand il le faut, comme il le faut.

LA MARQUISE, *lui tendant la main.*

Comment ?
Est-ce comme cela ?

MOLIÈRE, *couvrant de baisers la main de la Marquise.*

Quel rêve, quel délire !
J'avais peur, je n'osais rien espérer, rien dire,
Et ne vous parlant pas, je sentais chaque jour
Mon pauvre cœur muet plus dévoré d'amour.
Ne saviez-vous pas tout ? Car, dès l'heure première,
Vous fûtes mon recours, ma joie et ma lumière !

LA MARQUISE

J'ai l'esprit si novice ! Au sortir du couvent,
Mon grand-père me dit tout net : Ma belle enfant,
Vous allez épouser le marquis ; c'est un homme
Que j'estime, que j'aime, et qui doit faire, en somme,
Votre parfait bonheur. J'épousai le marquis.
Contrat, messe, festin, bal, souper, vins exquis,
Chère abondante. On mange, on boit pendant des heures.
Puis, tandis que les gens regagnent leurs demeures,
Mes femmes me faisant escorte, je me rends
Dans nos chambres. Grand bruit. On accourt ; et j'apprends
Que le marquis n'est plus.

MOLIÈRE

Quoi ! mort ? Qu'un mari meure,
Cela se comprend ; mais, qu'il meure à pareille heure,
Cela se comprend moins. Terrible émotion,
Madame !

LA MARQUISE

Il était mort d'une indigestion
Foudroyante.

MOLIÈRE

Il n'avait que ce moyen, peut-être,
De donner le bonheur promis par votre ancêtre.

LA MARQUISE

Je jurai de rester veuve éternellement.
Et d'abord, rien de mieux ; mais comme, en un moment,
Tout change !

MOLIÈRE

Sommes-nous en plein conte de fées !
Une ivresse au cerveau me monte par bouffées.
M'épouser !... Est-ce vrai ?... Vous dérogeriez !

LA MARQUISE

Non !
Je puis vous anoblir sous mon titre et mon nom.

MOLIÈRE, *à part, plaisamment.*

Marquis, moi !

LA MARQUISE

C'est avec un sot que l'on déroge.
Avais-je donc besoin d'entendre votre éloge
Fait à tout bout de champ par le baron, pour voir
Que vous valez autant qu'un homme peut valoir ?
Vous n'allez plus, d'ailleurs, jouer la comédie.

MOLIÈRE

Ah !

LA MARQUISE

Sur la scène, est-il besoin qu'on vous le die,
Vous ne paraitrez plus en personne.

MOLIÈRE

Pourtant...

LA MARQUISE

Vous vivrez sans tracas, libre, calme, content,
Travaillant à loisir...

MOLIÈRE, *avec un sourire légèrement ironique.*

Si cela vous amuse !

LA MARQUISE

Je veux, pour tout de bon, devenir votre muse;
Vous verrez. Mais quelle ombre obscurcit votre front ?

MOLIÈRE

Mes vieux amis, je songe à ce qu'ils deviendront.

LA MARQUISE

Vos vieux amis ! Je vois. C'est quelque fille d'Eve...

MOLIÈRE, *lui prenant la main.*

Non ! le passé me semble, auprès de vous, un rêve;
Et, le cœur éperdu, j'oublie à vos genoux
L'univers tout entier. Aimons-nous, aimons-nous,
Comme les dieux et les déesses !

LA MARQUISE

Pas encore !

*Voyant Dassoucy, le Docteur et Pierrotin, apparaître sur le seuil du château, elle dégage vivement sa main que Molière veut reprendre.*

On vient. J'ai la rougeur au front.

MOLIÈRE

Comme l'Aurore.

LA MARQUISE

Chut ! Ici, ce n'est point l'Olympe.

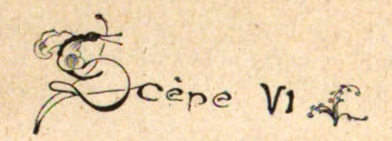
*(Elle s'enfuit).*



MOLIÈRE SEUL

Esprit, beauté,
La marquise est divine... avec humanité!
C'est un petit cœur d'or, sans ombre d'alliage,
Et qui me veut grand bien. Oui, mais le mariage!...

*(Tandis que Molière reste pensif, Dassoucy, Pierrotin et le Docteur sortent bruyamment du château; Pierrotin porte un flacon et un gobelet, boit à petit coups, fait claquer sa langue et se caresse l'estomac avec béatitude).*



MOLIÈRE, DASSOUCY, PIERROTIN, LE DOCTEUR

PIERROTIN, *chantant.*

Que Saint-Amand a de raison
D'aimer le jus de la vendange!...

LE DOCTEUR

Que faites-vous, monsieur!

PIERROTIN

J'admire votre nez;
Ses joyeux ailerons, tout enchérubinés,
Semblent vibrer au son d'éclatantes fanfares
Et brillent, tels qu'au bout d'un cap puissant, deux phares.

DASSOUCY, *au Docteur.*

Vous roulez là-dessous comme une barque en mer.

LE DOCTEUR

Vous faites des zigzags comme un crabe, mon cher.

DASSOUCY

Ne jurerait-on pas, Molière, qu'il navigue?
Croiriez-vous que, depuis une heure, il me prodigue
Des traits non moins légers qu'un troupeau d'éléphants,
Parce que...

LE DOCTEUR

L'insensé!

DASSOUCY

Parce que je défends
Le burlesque, ce genre admirable, sublime,
Où, mariant gaîment le délire à la rime,
J'ai créé tant de vers qu'on aime à la fureur.
Vous me faites pitié.

LE DOCTEUR

Vous me faites horreur.

DASSOUCY

Ecoutez, je voudrais vous convertir.

LE DOCTEUR

Arrière !

DASSOUCY, *à Molière toujours songeur.*

Mais, par le diable ! à quoi pensez-vous donc, Molière !

MOLIÈRE, *gêné d'abord, puis avec décision.*

Un conseil, mes amis ! Si je me mariais ?

*Dassoucy, le Docteur et Pierrotin éclatent de rire.*

LE DOCTEUR

Vous ? Par Saint-Rigomé, relisez Rabelais !

MOLIÈRE

C'est pour l'avoir relu que je vous en réfère.

LE DOCTEUR

Puisque vous n'avez pas la foi, mauvaise affaire !

MOLIÈRE

Mais...

LE DOCTEUR

Je n'en tiendrais pas le fer chaud.

PIERROTIN

C'est charmant ;
Il faut cependant bien qu'on s'épouse. Autrement,
Le monde finirait tout de suite.

DASSOUCY

Au contraire !

LE DOCTEUR, *à Dassoucy.*

Prenez garde, monsieur ; le mot est téméraire.

MOLIÈRE

Que me conseillez-vous, Docteur ?

LE DOCTEUR

Moi que voici,
Me suis-je marié ?

MOLIÈRE

C'est juste. Et Dassoucy !

DASSOUCY

Est-ce vraiment de vous qu'il s'agit ?

MOLIÈRE

De moi-même.

DASSOUCY

On vous fit avaler quelque drogue ?

MOLIÈRE

Non, j'aime...

DASSOUCY

C'est donc vrai, vous songez au mariage !

MOLIÈRE

Eh bien ?

DASSOUCY

Faites-vous Turc !

LE DOCTEUR

Pourquoi ne pas rester chrétien ?

DASSOUCY

Faites-vous Turc, avec un turban sur la nuque !
Quand on n'a pas à son service un seul eunuque
Pour veiller, sabre au clair, sur un sérail bien clos;
Quand on doit laisser voir partout, à tout propos,
Sa propre femme, à soi, demi-nue et sans grille,
O Molière, il vaut mieux la laisser vieillir fille.
Mais qui voulez-vous donc épouser à la fin ?
Cette femme doit être un petit séraphin.

MOLIÈRE

Elle est belle...

DASSOUCY, *avec un sourire d'assentiment.*

Eh !

MOLIÈRE

Riche...

DASSOUCY, *étonné.*

Ah !

MOLIÈRE

Noble.

DASSOUCY, *stupéfait*

Oh !... C'est quelque folle.

MOLIÈRE

Non pas !

DASSOUCY, *secouant la tête.*

Prêtez l'oreille à cette parabole.
Quand je quittai Paris pour aller à Turin,
J'avais un âne, un âne appelé Mathurin,
Sobre, doux, jovial comme un magot de Chine,
Qui, sans jamais broncher, portait sur son échine
Mon téorbe, mon luth, mes coffres à chansons,
Et moi-même au besoin. Et vers les horizons,
Mon page me suivant, j'allais à l'aventure,
Libre, gai, tout entier à la belle nature,
Humant à pleins poumons l'air pur et généreux,
Léger comme un oiseau, parfaitement heureux.
On goûtait sous un hêtre, au bruit d'une cascade;
Puis, cueillant au buisson une rose muscade,
On repartait, lesté, sur un vieil air français.
A l'auberge, au déclin du jour, je ravissais
Toute la maisonnée en chantant sous la treille.
L'hôte prenait pour moi quelque fine bouteille
Derrière les fagots. Lors, Claudine ou Marthon,
Fossette à chaque joue et fossette au menton,
Me menait à mon lit, où, ne vous en déplaise,
Entre deux beaux draps blancs bien étendu, plein d'aise,
Aux notes de cristal d'un rossignol lointain
Je m'endormais, parmi la lavande et le thym.

MOLIÈRE

Fort bien ! mais...

DASSOUCY

Un marquis, rencontré sur la route,
Ayant du premier coup vu qui j'étais sans doute,
Me fit venir, diner, coucher à son château,
Et, par grande amitié pour moi, me fit cadeau,
Quand je fus pour partir, d'un cheval magnifique.
J'aurais dû m'en tenir au roussin pacifique
Et décliner tout droit le cadeau du seigneur:
J'acceptai, je ne sais par quel sot point d'honneur.
De l'équitation j'ai peu fait mon étude.
Certes, j'eus vaguement un brin d'inquiétude;
Mais sans trop réfléchir ni me faire prier,
Je mis étourdiment le pied dans l'étrier.
Je n'étais pas plutôt en selle, que la bête
Partit au grand galop vers le guichet. Ma tête
Eût net été tranchée au niveau du mur bas
De ce guichet maudit, si je ne m'étais pas

Accroché des deux poings crispés à la crinière,
Et, blême comme un homme à son heure dernière,
Aplati tout entier d'un mouvement très prompt.
Rien qu'à m'en souvenir, j'ai la sueur au front.
Molière, gardez-vous d'un coursier trop lyrique !
La meilleure monture, ami, c'est ma bourrique.

MOLIÈRE

Et vous, page ?

PIERROTIN

Epousez !

MOLIÈRE

Vos raisons ?

PIERROTIN

Les voici.
Vous aurez, au bas mot, quelques mois sans souci.
Qui sait ? un an, deux ans, peut-être. Votre femme,
Répondant à vos feux par une égale flamme,
Vous comblera de tout ce qu'il est bon d'avoir.
Vous boirez, mangerez, aimerez par devoir,
Sans bourse délier, pour de très fortes sommes.
Peut-être ferez-vous souche de gentilshommes.
Puis, lorsque vous viendra la nostalgie enfin,
Vous partirez, monsieur, bien garni de vieux vin ;
Et tel qu'un papillon qu'attirent les lumières,
Vous reviendrez gaiment à vos amours premières,
A l'ancien idéal plein de frais renouveau,
Au théâtre ! Je tiens cela dans mon cerveau
Pour certain, pour fatal et pour inéluctable.
Vous aurez toujours eu bon gîte, bonne table,
Et le reste, pendant plus de temps que, jadis,
Eve et son pauvre époux n'eurent le paradis.

*Rires du Docteur et de Dassoucy.*

MOLIÈRE

Tel homme, tel conseil.

## Scène VII

LES MÊMES, LA MARQUISE, LA PRÉSIDENTE, LE BARON.

LA MARQUISE

Est-ce qu'on nous oublie ?
Quels rires !

DASSOUCY

Pierrotin disait une folie.

LA PRÉSIDENTE, *bas à la Marquise*

Vous nous avez troublés, marquise.

LA MARQUISE

Il fuyait.

LA PRÉSIDENTE

Lui !

C'est pour mieux revenir, madame, s'il a fui.

LE BARON, *bas à Molière.*

Avez-vous parlé ?

MOLIÈRE

Non ; impossible à cette heure !

LE BARON

Hélas !

MOLIÈRE

C'est délicat.

LE BARON

Vous voulez que je meure.

MOLIÈRE

Faites que je sois seul avec elle un moment ;
Peut-être alors...

LE BARON

Comment les éloigner ?

MOLIÈRE

Comment !

Inventez quelque chose.

LE BARON

Oh ! j'y suis. Présidente,
Ne m'avez-vous point dit que vous seriez contente
Si monsieur Perrotin voulait bien nous chanter
L'air qu'aimait entre tous le feu roi ?

PIERROTIN

Souhaiter,

C'est ordonner, madame.

LE BARON, *à Dassoucy.*

Et son maître, sans doute,

L'accompagnera.

DASSOUCY

Certe !

LE BARON

Allons, Docteur, en route !

*Le Baron emmène Dassoucy, Pierrotin et le Docteur vers le château, puis revient offrir la main à la Présidente.*

LA MARQUISE

Monsieur Molière et moi, nous restons ; Pierrotin
A répété pour nous cet air l'autre matin.
Et puis, je crains d'avoir un soupçon de migraine.

LE BARON, *à la Présidente.*

Je vous offre ma main. Venez, ma noble reine.




MOLIÈRE, LA MARQUISE

MOLIÈRE, *embarrassé.*

Je suis vraiment honteux...

LA MARQUISE

Quel souffle a refroidi
Ce cœur qui se montrait, si vite, si hardi ?

MOLIÈRE

Ce faible cœur n'a pas la force opiniâtre,
Hélas ! d'abandonner sans retour le théâtre.

LA MARQUISE

A deux, on est plus fort. Pour un danger lointain,
Laisse-t-on le bonheur, vrai, présent et certain ?

MOLIÈRE

Mais...

LA MARQUISE

Vous ne m'aimez pas ; on peut tout, quand on aime.

MOLIÈRE

L'obstacle est grave.

LA MARQUISE

Est-il invincible ?

MOLIÈRE

Vous-même,
Vous devez bien sentir qu'à le trop mépriser,
Je ferais ce dont rien ne saurait m'excuser.

LA MARQUISE

Quand on a si grand'peur d'un mal qu'on exagère,
La prudence me semble à l'amour étrangère ;
Et d'ailleurs, vous, si fier en votre libre instinct,
Pourquoi rester, sans rien qui vous y force, astreint
A cette servitude incessante, suprême,
De divertir les gens pour vivre, quand bien même
Vous n'avez point sujet de rire et qu'ils sont sots ?

MOLIÈRE

Des sots l'on rit toujours ; presque tous les morceaux
En sont bons.

LA MARQUISE

Mais cent fois dire les mêmes choses,
Avec des mots, des tons, des gestes et des poses
Identiques, c'est là que je vous comprends peu !
Lorsqu'il faut tous les soirs ressasser l'ancien jeu,
On doit faire assez vite un métier d'automate !

MOLIÈRE

Et que pensez-vous donc que fasse un diplomate,
En dépit de sa morgue et de son air profond ?
Et qu'est-ce, en vérité, que tous les hommes font ?
Et qu'est-ce que, vous-même, ingénûment vous faites ?
Chaque jour, sauf parfois les dimanches et fêtes,
N'est-il pas, à tout prendre, et pour chaque être humain,
Invariablement semblable au lendemain ?
Homme ou femme, marquis ou valet, vieux ou jeune,
Chaque jour on se lève, on s'habille, on déjeune,
On agit comme on a l'habitude d'agir,
On dîne, on soupe, on bâille, et puis, sans réfléchir
Au grand nombre de fois qu'on fit la même chose,
On va se dévêtir, on se couche, on repose.
Et puis, sans changement bien fréquent de décor,
Sans varier beaucoup le thème, c'est encor
Même ordre et même marche ; et le nombre est immense
Des matins et des soirs que ce jeu recommence.
Et l'on ne paraît pas s'en douter. Le cerveau
Semble prendre toujours le vieux pour du nouveau,
Encore que les gens, sans cesse, aient sur la face
Le sourire connu, l'éternelle grimace,
Et vous disent, sans rien de changé dans la voix,
Les mots accoutumés qu'ils vous ont dits cent fois.

LA MARQUISE

C'est étrange.

MOLIÈRE

La vie est une comédie,
Moins franche seulement que l'autre, moins hardie,
Et déroulant, avec infiniment moins d'art,
Des rôles mal tracés par l'aveugle hasard.

LA MARQUISE

Peut-être ! Mais malheur au fou qui s'évertue
A réchauffer le marbre où dort une statue ?

MOLIÈRE

Le marbre quelquefois s'anime.

LA MARQUISE

En vérité,
Vous n'aimez rien que vous, n'étant que vanité ;
Et la chimère au loin vous emporte sans trêve.

MOLIÈRE

Vous l'avez dit, c'est vrai. J'appartiens à mon rêve ;
Et ne s'y point laisser entraîner à son tour,
Ce n'est ni bien m'aimer ni vouloir mon amour.
Me faut-il une belle idole, accoutumée
A voir l'encens monter autour d'elle en fumée,
Et qui, pleine d'orgueil et pleine de péril,
Trône dans son dédain étroit et puéril ?
Il me faut une franche et vaillante compagne,
Ne craignant pas de faire auprès de moi campagne,
Et qui sache tenir haut le miroir vermeil
Qu'emplit la Vérité d'un lever de soleil,
Le miroir sous lequel le faux, l'ombre, la ruse,
Tombent, comme devant la tête de Méduse.

LA MARQUISE

J'admire et j'applaudis votre élan généreux.
Bravo ! Mais pour apprendre aux gens à vivre heureux,
Ne vaudrait-il pas mieux, soi-même, être l'exemple,
Et dans sa propre vie édifier un temple
Au bon goût, au bon sens, aux modestes vertus,
Sur les débris épars des faux dieux abattus ?
Les faits prouvent bien plus que les mots.

MOLIÈRE

C'est logique.
Mais il faut éclairer sa lanterne magique,
Et ne pas maintenir, pour que l'on puisse y voir,
Ce qu'on a de clarté sous un boisseau bien noir.

LA MARQUISE

Tous vos discours, hélas ! ne prouvent qu'une chose,
C'est que vous m'aimez peu.

MOLIÈRE

Tenez, je vous propose
Un moyen qui doit tout arranger, si vraiment,
Madame, et je n'en puis douter un seul moment,
Vous aimez aussi bien que vous voulez qu'on aime

LA MARQUISE

Quel moyen ?

MOLIÈRE

Il résout nettement le problème ;
Mais il vous faudra faire un sacrifice, un grand.

LA MARQUISE

Parlez ! me croyez-vous le cœur indifférent ?

MOLIÈRE

Vous m'avez dit, si ma mémoire ne m'abuse,
Vouloir pour tout de bon, madame, être ma muse.

LA MARQUISE

Certes !

MOLIÈRE

Pour tout de bon ?

LA MARQUISE

Eh bien, oui !

MOLIÈRE

Soyez-la !
Mais sérieusement !

LA MARQUISE

Qu'entendez-vous par là ?

MOLIÈRE

Dévouez-vous ; et sans regarder en arrière,
Si vous m'aimez vraiment, adoptez ma carrière !

LA MARQUISE

Quoi ?

MOLIÈRE

Rien ne vous défend d'accepter ce moyen ;
Vous êtes libre.

LA MARQUISE

Et vous, vous êtes un païen.

MOLIÈRE

Vous ne m'aimez donc plus ?

LA MARQUISE

Vous voulez que, moi-même,
Je...

MOLIÈRE

Ne disiez-vous pas qu'on peut tout, quand on aime ?

LA MARQUISE

Mais si l'amour peut tout, il doit de ce pouvoir
User pour s'élever et non pas pour déchoir.

MOLIÈRE

Quand on a si grand'peur d'un mal qu'on exagère,
La prudence me semble à l'amour étrangère.

LA MARQUISE

Quelle dérision étrange !...

MOLIÈRE

En vérité,
Vous n'aimez rien que vous, n'étant que vanité.

LA MARQUISE

Oh !...

MOLIÈRE

N'est-ce pas ainsi, madame, qu'il faut dire ?

LA MARQUISE

J'ai le cœur gros de pleurs et vous me faites rire.

MOLIÈRE

Hélas ! je gagne ainsi mon pain quotidien.

LA MARQUISE

Vous ne serez jamais qu'un franc comédien.

MOLIÈRE

Si vous ne m'aviez vu jouer la comédie,
Penseriez-vous à moi ?

LA MARQUISE

Je suis une étourdie ;
Mais ce que j'aime en vous, est-ce le masque ? non,
C'est le visage.

MOLIÈRE

Bien ! mais sauriez-vous mon nom,
M'auriez-vous distingué de la foule servile,
Si vous ne m'aviez vu qu'en costume de ville ?

LA MARQUISE

Mon Dieu !...

MOLIÈRE

Si j'acceptais, pour être votre époux,
De quitter à jamais la scène, savez-vous

Ce qui m'arriverait ? Dès la première année,
Malgré tout mon amour, vous seriez étonnée,
Madame, de sentir le vôtre chaque jour
Décroître, pour bientôt s'éteindre sans retour.

LA MARQUISE

D'où le concluez-vous, modeste philosophe ?

MOLIÈRE

Je ne me sens pas fait, marquise, de l'étoffe
Dont sont faits les marquis .. Mon rire plébéien,
Mes bizarres façons et mon esprit païen,
Vous déconcerteraient trop vite. Mon prestige,
Fleur d'un jour, sécherait tristement sur sa tige ;
Je serais l'instrument dont nul ne sait jouer,
Le vaisseau qu'aucun flot ne vient plus renflouer ;
Partout, à chaque pas, je romprais l'harmonie
Des choses et des gens. « Il se croit du génie,
Dirait-on en riant ; le pauvre homme, il s'en croit ! »
Et votre cœur, pour moi de jour en jour plus froid,
Serait, peut-être bien, de jour en jour plus tendre
Pour le baron.

LA MARQUISE

Pour qui ?

MOLIÈRE

Pour le baron Clitandre !
Oh ! que vous avez tort, et grand tort, de ne pas
Vous laisser convertir un peu par les appas
De l'art qui m'est si cher ! Du premier coup, marquise,
Vous seriez, j'en suis sûr, comédienne exquise ;
Et moi, tout en faisant des efforts compliqués,
Je ne jouerais jamais que les marquis manqués.
Le baron est mieux fait pour vous, sur ma parole !

LA MARQUISE

Par exemple, voilà la chose la plus folle
Que vous m'ayez contée encore !

MOLIÈRE

Le baron
Vous aime ; et de nous deux c'est lui le bon larron.
Comme il me suppliait, madame, de vous dire
Ce qui, lorsqu'il vous voit, sur ses lèvres expire !
Ce n'est pas Amadis ni le Prince Charmant ;
Mais s'il n'est pas tourné comme un parfait amant,

Attentif, élégant, doux, discret et fidèle,
Il a tout ce qu'il faut pour un mari modèle.
C'est à ces choses-là qu'il convient de viser,
Quand ce n'est pas pour rire et qu'on doit épouser.

LA MARQUISE

C'est trop fort.

MOLIÈRE

Est-ce vrai ?

LA MARQUISE

Mais c'est une gageure.

MOLIÈRE

Je suis respectueux et grave, je vous jure.

LA MARQUISE

Ce n'est pas le respect qui vous gêne beaucoup.

MOLIÈRE, *souriant.*

Mais si !

LA MARQUISE, *souriant également.*

L'impertinent !

MOLIÈRE

Une femme de goût
Ne prend guères l'hymen pour une apothéose.
Vous régnerez chez vous, au moins ; c'est quelque chose.

LA MARQUISE

O sagesse !

MOLIÈRE

O folie !

LA MARQUISE

Il faut donc oublier !

MOLIÈRE

Votre royal dédain ne saurait donc plier !

LA MARQUISE

Pourquoi tenir si fort à vos marionnettes ?

MOLIÈRE

Pourquoi les accabler de vos grands airs honnêtes ?

LA MARQUISE

Pourquoi si rarement le désir suborneur
Par ses sentiers fleuris mène-t-il au bonheur ?

MOLIÈRE

Pourquoi le ciel fait-il d'une façon si rare
Jaillir le feu sacré du marbre de Carrare ?

LA MARQUISE

Que vous êtes cruel !

MOLIÈRE

Fallait-il vous tromper ?

LA MARQUISE

Il fallait fuir, au lieu de vous émanciper.
Adieu mon rêve !

MOLIÈRE

Adieu ma trop brève démence !
Le songe va finir, quand à peine il commence

LA MARQUISE

Je devrais vous haïr ; pourquoi donc près de vous
N'ai-je senti jamais un abandon si doux ?
Je ne le comprends pas, et mon cœur me l'atteste.

MOLIÈRE

C'est que, si le mari disparait, l'amant reste ;
Mais bientôt, à son tour, l'amant devra partir.

LA MARQUISE

Vous raillerez, je crois, jusqu'au dernier soupir.




LES MÊMES, DASSOUCY, PIERROTIN, LE BARON, LE DOCTEUR, LA PRÉSIDENTE, puis LANGOUMOIS.

LE DOCTEUR, *montrant Pierrotin.*

Il est incorrigible.

DASSOUCY

Il est indécrottable.

LE DOCTEUR

Près de la Présidente, il s'est remis à table
Après avoir chanté son air ; puis le serpent,
D'un petit ton câlin, hypocrite et rampant,
A dit à sa voisine...

MOLIÈRE

Eh ! qu'a-t-il pu lui dire ?

DASSOUCY

Il a dit doucement, avec un pur sourire,
Qu'il professait pour elle une admiration
Sans borne ; que c'était presque une passion ;
Qu'il serait bien heureux d'entrer à son service
Comme page, et ferait alors le sacrifice
De m'abandonner, moi, son maître ; qu'il fallait
Ne pas s'imaginer que le baron voulait
L'épouser, le baron adorant la marquise...

LA MARQUISE

Mais, baron, pour qu'ainsi tout le monde le dise,
Il faut que le propos soit vrai.

LE BARON

Je meurs d'amour.

LA MARQUISE

Vous auriez dû parler et faire votre cour ;
Qui vous en détournait ?

LE BARON

Hélas ! mon amour même.
J'avais le cœur empli d'une angoisse suprême,
Et...

LA MARQUISE

Vous mériteriez une punition
Sévère, avant d'avoir mon absolution.
Je vous fais grâce.

LE BARON

Alors ?...

LA MARQUISE

Nous verrons.

PIERROTIN, *à la Présidente, à l'écart.*

J'ai dans l'âme
Des trésors inconnus.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Cher enfant ! Quelle flamme,
Quel beau regard limpide et quel front radieux !

MOLIÈRE, *à la Marquise, après avoir écouté Langoumois qui est venu lui parler bas.*

Madame, nous devons vous faire nos adieux.
Nous n'avons que le temps de regagner la ville,
Pour ne point retarder de façon incivile
La dernière de nos représentations.

LA MARQUISE

Ne partez pas si vite. Il faut que nous causions.
L'heure ne presse pas.

MOLIÈRE

Pardonnez, l'heure presse.
Préparez-vous, messieurs. Baron, point de paresse !
Vous nous accompagnez, n'est-ce pas ?

*(Bas à Dassoucy, en lui montrant la Marquise)*

Laissez-nous !

*(Puis, bas à la Marquise tandis que Dassoucy manœuvre de façon à écarter tous les autres personnages).*

Que ne puis-je rester encore à vos genoux,
Pour que mon pauvre cœur amoureux vous désarme,
Et pour que cette main, si quelque folle larme
Vient à mes yeux, l'essuie, hélas ! tout doucement !

LA MARQUISE, *vite et bas.*

Nous ne pouvons plus rien nous dire en ce moment;
Partez. Mais revenez ce soir. Oui, c'est facile;
Le château, par bonheur, n'est pas loin de la ville.
Voici la clé du parc.

MOLIÈRE

Marquise !...

LA MARQUISE, *lui glissant la clé dans la main.*

Chut ! Tenez,
Et prenez garde aux yeux qui vers nous sont tournés.
Nous nous retrouverons au bout de la terrasse,
A minuit.

*(Elle rentre dans le château).*

LE BARON, *allant à Molière.*

Permettez qu'enfin je vous embrasse !
Vous me sauvez la vie.

*(Il veut l'embrasser)*

MOLIÈRE, *se refusant à cette embrassade.*

Excusez-moi !

LE BARON, *revenant à la charge.*

Comment
Vous prouver mon entier, mon parfait dévouement?

MOLIÈRE, *se dégageant.*

En ne m'étouffant pas.

LA MARQUISE, *reparaissant au seuil du château.*

Adieu !

LE BARON

Je la devine ;
Elle couronnera ma flamme.

MOLIÈRE, *à part, regardant tour à tour la Marquise et la petite clé du parc.*

Elle est divine !
O petite clé d'or du paradis vermeil,
Que vous me tentez !... Bah ! la nuit porte conseil.



1389-97. — MOUTIERS (SAVOIE) IMPRIMERIE F. DUCLOZ.